

La villa Virginia et les mystères du maire anti-Mafia

L'Italie par ses villas — 5|5 — La vaste demeure palermitaine où habitait Leoluca Orlando, l'ancien édile de la capitale sicilienne, évoque autant la Belle Epoque et la richesse de la famille Florio que la mainmise de Cosa Nostra sur la ville

Allan Kaval et Aureliano Tonet

Palerme (Sicile) - envoyés spéciaux - Le soir tombe via Dante. C'est le printemps, il fait encore bon. La longue avenue pousse de la Palerme patricienne vers les zones plus populaires de l'ouest. A mi-chemin se cache, derrière des grilles occultées, une bâtisse imposante et biscornue : la villa Virginia. On distingue une façade ocre, une tourelle et son toit en ombrelle, d'impénétrables vitraux polychromes. Lors de sa construction, en 1908, l'architecture ne pouvait rien refuser aux fortunes rêveuses. Mais, autour de la villa, le monde a changé. C'est en repérant un véhicule sombre, cerné de gardes, que nous avons trouvé l'adresse. L'homme qui nous attend vit sous escorte depuis plus de quarante-cinq ans. Devant le portail, l'un des policiers nous fait répéter : « Vous avez rendez-vous avec le maire ? »

Oui et non. Leoluca Orlando, 77 ans, n'est plus maire de Palerme depuis 2022. Mais pour ses admirateurs comme pour ses critiques – à Palerme, on est toujours un peu les deux –, il sera à jamais « le » maire, celui dont tous s'accordent à saluer la sincérité dans un engagement pris au péril de sa vie contre la Mafia sicilienne, Cosa Nostra. De la pénombre des années 1980, avec ses assassinats de rue et ses cadavres dissous dans l'acide, jusqu'aux crèmes solaires des touristes qui s'y bousculent aujourd'hui, cet homme de gauche aura régné pendant vingt-deux ans sur la capitale de la Sicile (1985-1990 ; 1993-2000 ; 2012-2022) et son demi-million d'habitants.

Au cours de cinq mandats, il s'est consacré à la ville tout en exaltant, d'estrades en pupitres, les droits des migrants, la civilisation méditerranéenne ou la lutte contre le crime organisé. Maire de Palerme, il le sera jusqu'à son dernier souffle, avance-t-il, puisque le président colombien de droite dure, Alvaro Uribe, l'aurait nommé à vie à la tête d'une commune andine de 29 899 habitants appelée... Palerme. Ce ne serait que l'une des distinctions reçues par Leoluca Orlando. Une des nombreuses histoires de celui qui, chez lui comme à l'étranger, incarne l'anti-Mafia. C'est ainsi qu'il a agi et qu'il s'est raconté, tout en œuvrant à raviver le lustre de sa ville. Car Palerme fut un haut lieu de la Belle Epoque européenne ; les atours conservés de la villa Virginia, que la famille Orlando a reçue en héritage en 1980, en témoignent.

L'accès est finalement donné. Dans la lumière verte filtrée par les pins, une policière nous précède sur une allée de graviers bordée de palmes sèches et cassantes. Tout en saillies et en asymétries, la villa évoque une chimère de pierre, dont les fragments ne s'appréhendent pas aisément. Deux pièces semblent avoir poussé au-dessus du toit, ne s'appairant ni par la taille ni par la forme. Voici la porte d'entrée, survolée d'une marquise de fer forgé, aux motifs

végétaux. Le maire est en haut des marches. Salutations. Il nous entraîne à l'intérieur de la villa Virginia, où il fait déjà sombre.

« *La maison est typique de la Palerme des années 1900, quand de grands entrepreneurs nous ont placés sur la carte de l'Europe* », explique Leoluca Orlando, en progressant dans le vaste salon. *Je ne sais pas si je suis clair...* » L'ex-élu scande ses raisonnements de ce prévenant tic de langage. Bien que le jour se fasse rare, il n'est pas encore question d'éclairer les intérieurs de la villa, ses meubles d'époque, ses étoffes damassées, ses plafonds d'érable à caissons, ses tapisseries vert pistache. Boiseries, tableaux, bibelots forment une forêt de signes où revient le motif de la grenade, le fruit de la déesse Perséphone, suspendue entre le monde des morts et celui des vivants, symbole de fertilité et de mystères.

La villa Virginia appartient à une espèce endémique de demeures qui triomphent en Sicile, au tournant du XXe siècle. Leurs sinuosités, déployées par l'architecte Ernesto Basile, proclament l'âge d'or d'une bourgeoisie enrichie par l'exploitation des vergers d'agrumes, des pêcheries de thon, des carrières de soufre. Au pied de l'escalier en chêne, orné d'une entêtante spirale et menant à des étages que nous ne verrons pas, Leoluca Orlando nous apprend justement que le premier maître des lieux, Vincenzo Caruso, était l'administrateur des biens des Florio, la grande dynastie industrielle de l'époque. Epiciers au début du XIXe siècle, ils comptaient cent ans plus tard parmi les plus puissants armateurs de la Méditerranée.

Mode de vie fastueux

De l'autre côté de la via Dante se trouve d'ailleurs le « villino » – variation urbaine de la villa – des Florio. Il a été érigé en 1902 par l'un de leurs héritiers, Vincenzo Florio (1883-1959), épris de femmes et de courses automobiles. « Ces demeures surdimensionnées répondaient à une logique d'ostentation, analyse la romancière sicilienne Stefania Auci, autrice de récents best-sellers sur l'épopée de la famille (La Trilogie des Florio, Albin Michel). Au début du XXe siècle, Palerme et les Florio atteignent leur apogée. Et glissent déjà vers la ruine. » De mauvais investissements et un mode de vie fastueux minent leur fortune, tandis que Palerme est reléguée à une place marginale. Depuis la loggia du villino Florio, aujourd'hui ouvert aux visites, l'autrice observe ce qui fut un vaste parc. « Les terrains ont été divisés pour construire ça, s'émeut-elle, en désignant de disgracieux immeubles de rapport, bâtis après guerre. Des bijoux Liberty ont été détruits, avec la complicité des propriétaires. Les terrains libérés ont été livrés à la spéculation, dopée par l'exode rural. » Ce phénomène dévastateur, qui s'est observé jusque dans les années 1970, est connu comme le « sac de Palerme ». A l'intérieur du villino Florio, des boiseries carbonisées ont été laissées en l'état, pour commémorer l'incendie criminel qui a ravagé le bâtiment en 1962.

Mais retournons chez Leoluca Orlando. Le maire nous invite dans son bureau. Les murs sont tapissés de feuilles de cuir richement peintes et d'étagères aux livres reliés. A sa gauche, on reconnaît un portrait en uniforme de Cesare Mori (1871-1942), le « préfet de fer » du régime fasciste, missionné dans les années 1920 en Sicile pour éradiquer la Mafia. Malgré la brutalité de ses méthodes, elle lui a survécu. « *En 1943, les Américains ont donné les clés des mairies à la Mafia* », retrace Leoluca Orlando. *Le mafieux siculo-américain Lucky Luciano les avait aidés à préparer le Débarquement. Mais était-ce pour les remercier de leurs services passés ou en anticipation de leurs services futurs ? Je ne sais pas si je suis clair...* » Récurrente, cette lecture est récusée par des historiens de référence de la Mafia, comme Salvatore Lupo.

Toujours est-il que, pour Leoluca Orlando, la démocratie a produit des occasions en or pour le clientélisme mafieux. « *Après guerre, un système de pouvoir a été mis en place par la Mafia, des ecclésiastiques et des responsables de la Démocratie chrétienne [DC] . C'est ainsi qu'a été mené le sac de Palerme. Pour eux, la ville était un capital à exploiter* » , souligne-t-il dans la pénombre toujours plus profonde de la villa Virginia.

Parti hégémonique dans l'après-guerre, infiltrée par la Mafia en Sicile, la DC est la matrice de Leoluca Orlando. Son père, Salvatore Orlando (1908-2002), avocat et professeur de droit, était lié à cette formation qui a su agréger une classe dirigeante travaillée par l'anticommunisme. Vers la fin des années 1970, alors que Palerme est ravagée par les luttes entre clans, le futur maire rejoint la gauche du parti, qui entend en finir avec les compromissions. Il se rapproche du président de la région, Piersanti Mattarella, avocat comme lui. Son assassinat par la Mafia, en 1980, pousse Leoluca Orlando à se présenter et être élu à la mairie, avec le soutien de partis de gauche.

« *En 1986, Leoluca a offert un cadre politique à la lutte contre la Mafia en constituant la commune de Palerme partie civile dans le "maxiprocès"* » , salue Calogero Pumilia, 88 ans, ancien député de la DC. Cet événement judiciaire exceptionnel donne lieu à 338 condamnations, pour un total de près de 2 500 années de prison. Vétéran de la politique insulaire, Calogero Pumilia rappelle avec tendresse que la villa Virginia était un point de rendez-vous pour les protagonistes de cette saison sanglante. « *On se retrouvait pour des parties de poker avec Orlando et d'autres. Quand Leoluca perdait, il fouillait ses poches et disait : "Je n'ai rien, je paierai plus tard !" C'est vrai que l'argent ne lui a jamais souri.* » Parmi les joueurs, il se souvient d'Antonio Cassara. Chef adjoint de la police judiciaire ayant infligé des coups durs à la Mafia, il est tué à la kalachnikov en 1985, à 38 ans.

Les assassinats des juges

Les fenêtres biseautées de la villa Virginia s'assombrissent. Dans la salle à manger, on voit à peine l'ample fresque de Kiyohara Tama (1861-1939), représentant, à travers des feuillages délicats, la baie de Naples. Cette artiste japonaise est arrivée à Palerme en 1882, au moment où ses salons baignaient d'une atmosphère cosmopolite. « *Les premiers Florio venaient du Nord, ils étaient calabrais* » , fait remarquer le maire, en montrant des fontes et des céramiques sorties des ateliers de la dynastie. Sur les murs bruns du grand salon se détache un portrait de l'épouse de Vincenzo Caruso, Virginia, qui a donné son nom à la villa. Son auteur, le peintre Ettore De Maria Bergler, avait des ascendances autrichiennes. « *Regardez ces meubles, ce sont des Ducrot... Je sais, il y a peu de noms de famille siciliens.* »

A la moitié des années 1980, Leoluca Orlando s'associe au Printemps de Palerme, un mouvement visant à remplacer la violence par l'ouverture au monde. Il quitte la DC puis commence un deuxième mandat en 1993, alors que la ville est meurtrie par les assassinats des juges Giovanni Falcone (1939-1992) et Paolo Borsellino (1940-1992). La revitalisation passe alors par la culture : spectacles et expositions fleurissent, le patrimoine arabo-normand est valorisé, artistes et touristes affluent. Symboliquement, la villa de la via Bernini, qui servait de QG au parrain de tous les parrains, Toto Riina, est transformée en caserne de carabinieri. Le maire incite les habitants à redécouvrir leur emblème antique, le « génie de Palerme », divinité barbue flanquée d'un serpent, dont on dit qu'il accueille les étrangers, mais dévore ses enfants. Leoluca Orlando aussi se considère comme le « père » d'une ville réputée ingouvernable. Et il veut que cela se sache. Pour cet homme qui a introduit l'affichage des noms des rues en arabe et en hébreu dans le centre-ville, l'horizon est mondial.

Le triomphe arrive à la toute fin de son troisième mandat. En décembre 2000, Palerme accueille une conférence des Nations unies sur la criminalité organisée. Une cousine de la villa Virginia, la villa Igiea, grand hôtel acquis par les Florio en 1899, abrite certaines réunions. D'autres suivront. « *Quand il y a un sommet sur la Méditerranée en Italie, on ne va plus à Rome, mais à Palerme et à la villa Igiea !* », assure le concierge de l'hôtel, Philip Kamel, 62 ans, dont vingt-cinq de maison. Avec son uniforme tiré à quatre épingles, ce Siculo-Egyptien semble échappé d'un film de Wes Anderson – l'un de ses clients. Il se dit sensible à l'idée selon laquelle l'histoire de l'île, avec sa violence et ses secrets, serait déterminée par sa valeur stratégique. Elle a bien servi de champs de bataille aux Romains et aux Carthaginois, plus de deux millénaires avant que les Américains n'en fassent l'un des nœuds de la guerre froide, avec notamment l'installation d'une base militaire en 1959. « Les Siciliens ont appris l'art du pouvoir en tant que vassaux », philosophe le journaliste sicilien Nicola Biondo. Comme si cela les avait conduits à se sentir à la fois au centre du monde et dépossédés d'un destin aux mains de forces supérieures.

« *Le soupçon est l'antichambre de la vérité* », aime d'ailleurs à répéter Leoluca Orlando. Le « père » de Palerme n'a pourtant pas été épargné par ce poison-là. Certains de ses adversaires ont jeté le doute sur sa famille, représentante d'une élite forcément compromise, sans avancer la moindre preuve. Le socialiste Manlio Orobello, éphémère maire de Palerme de décembre 1992 à avril 1993, s'y est toujours refusé. « *Seule la vérité doit être défendue, s'emporte l'octogénaire. Pour moi, cette culture du soupçon est un héritage de la formation d'Orlando chez les jésuites.* »

Confusion des récits

Le Palermitain Marcello Dell'Utri a passé quatre ans derrière les barreaux, pour « concours externe en association mafieuse » après avoir été arrêté au Liban. Ex-parlementaire, agent d'influence, bibliophile, il est considéré par la justice comme ayant joué un rôle d'intermédiaire entre Silvio Berlusconi (1936-2023) et Cosa Nostra. Rencontré dans un quartier cossu de Milan, cet intime de l'ex-président du conseil a beau jeu d'invoquer les porosités de la classe dirigeante sicilienne.

« *Je ne sais pas si la Mafia est une organisation... c'est une mentalité* », insinue-t-il dans les locaux de la Fondazione Biblioteca di via Senato, l'institution culturelle qu'il préside. *J'ai fréquenté l'institut jésuite Gonzaga, comme tous les jeunes de la Palerme comme il faut. Leoluca, aussi. On jouait au foot, mais il n'était pas très bon. Sur le terrain, il y avait les quatre fils du président de la région, Franco Restivo. Mais aussi les descendants du prince Pietro Lanza di Scalea, ministre sous le fascisme. Et puis Pietro Grasso, futur procureur anti-Mafia... Ils appartenaient à la même équipe que le fils d'un mafieux de l'Arenella [à Naples] qui venait d'une autre école.* » Et de prétendre, un brin provoquant : « *Il n'y avait pas un monde légal contre un monde illégal.* »

A Palerme, cette confusion des récits s'est greffée à une lente décadence. Le destin de la villa Virginia, à ce titre, est édifiant. Sans enfants, ses commanditaires, les Caruso, la lèguent à une nièce, Rosanna, épouse du baron Vincenzo Valenti. Très introduit dans la noblesse sicilienne, le baron était aussi en cheville avec des personnages plus ambigus, tel l'avocat et agent d'influence Vito Guarrasi (1914-1999). Si l'on se fie au journal intime de ce dernier, les deux hommes auraient reçu les représentants de l'élite locale, en septembre 1943. Le but ? Leur assurer que l'arrivée des Anglo-Américains ne menacerait pas leurs privilèges et barrerait la route aux communistes.

Les Valenti n'échappent pas, pour autant, au déclin. Après la guerre, la baronne Rosanna sauve les apparences. Rouge à lèvres de femme fatale et pantalons, elle peint, partage sa table, ses domestiques et sa bibliothèque avec les voisins, boit plus que de raison, et accumule les dettes. Pour les éponger, la villa accueille le tournage d'une comédie érotique, *La Cousine* (1974), d'Aldo Lado. La baronne s'éteint à la fin de la décennie, accablée par la mort de son mari puis d'un de ses enfants, handicapé mental. Dans les environs de la villa, on brode des théories sur son autre fils, Giancarlo. En 1980, sur la route de Palerme à Corleone, cet homme ténébreux se tue dans un accident de voiture dont les circonstances varient d'un récit à l'autre : alcool, mauvais temps, sabotage...

Quoi qu'il en soit, le drame précipite le changement de propriété : voilà la villa aux mains de Salvatore Orlando. « *Nous étions très liés, l'un des oncles de Giancarlo avait épousé l'une de mes tantes* », insiste l'ex-maire. Mais, dans le chœur palermitain, certains se demandent bien pourquoi le défunt avait désigné l'éminent juriste comme héritier universel. D'autres affirment, l'air pénétrant, qu'Orlando senior était l'administrateur informel des Valenti. D'autres encore qu'il les aurait poussés à vendre une parcelle du jardin pour édifier un immeuble de six étages, dans les années 1960. Le soupçon, toujours. Une pièce du puzzle manque. Personne ne la cherche, mais tous s'enivrent du doute qu'instille son absence.

« *Mon père était professeur de droit, pas administrateur !* », balaye Leoluca Orlando. Ironiquement, pour un lieu où le vrai et le faux se décomposent, Salvatore Orlando loue, pendant une dizaine d'années, la villa Virginia aux services du tribunal administratif de Palerme. Au début des années 1990, Leoluca Orlando, son épouse, Milly, et leurs deux filles s'y installent. Lieu de représentation, elle voit passer le dalaï-lama, la chorégraphe allemande Pina Bausch (1940-2009), son compatriote le cinéaste Wim Wenders ou le politicien géorgien Mikheil Saakashvili ; une photo d'Hillary Clinton a longtemps décoré le piano Pleyel du grand salon.

La nuit a fini par engloutir la via Dante. Dans son bureau, Leoluca Orlando a allumé une lampe qui éclaire la moitié de son visage. A la suite d'une rare malformation, il est né avec le cœur à droite, et le foie à gauche. « Quand le président Bill Clinton a fait déclassifier les documents de la CIA, mon nom est apparu. J'ai compris que j'avais reçu à la villa des espions qui se faisaient passer pour des universitaires. Ils étaient venus vérifier que je n'étais pas communiste... Je ne sais pas si je suis clair... » En Sicile, certains émettent encore l'hypothèse que les Clinton misaient sur Leoluca Orlando pour compenser la disparition de la DC, à la suite d'un scandale politico-financier en 1992. Palerme, centre du monde. Toujours.

Tout et son contraire

L'ex-maire évoque à présent ses visites au siège du KGB, à Moscou, où il dit avoir été invité pour son expertise face à la Mafia. Il se lance dans une nouvelle fable de faux-semblants, à la morale opaque : « *Les numéros inscrits sur les boutons d'ascenseur ne correspondaient pas aux étages. Si vous appuyiez sur le 6, vous arriviez au 3e. Je ne sais pas si je suis clair...* » Leoluca Orlando sait esquiver. Peu disert lorsqu'on aborde les sous-bois épineux des familles palermitaines, il décrit avec enthousiasme sa vaste collection d'éléphants, un temps entreposée à la villa. « *En tout, j'en ai près de 4 000. Des ganesh, des mascottes du Parti républicain. Je suis collectionneur avant d'être grand-père. J'ai chipé une peluche à mon petit-fils pour l'ajouter à ma collection.* »

Serait-ce parce qu'une espèce d'éléphants nains prospérait en Sicile, au pléistocène moyen ? Ou parce que les cavités de leurs crânes ont inspiré le mythe du Cyclope ? Non, Leoluca Orlando est fasciné par la capacité qu'il prête au pachyderme d'être tout et son contraire. « *L'éléphant est une contradiction vivante. Il est végétarien, mais gras. Il est fort, mais a peur des souris. C'est un dinosaure qui vit au temps des iPhone. C'est pour ça qu'il a une mémoire exceptionnelle... Sans mémoire, impossible d'accepter les contradictions.* » Il le compare aux Siciliens, qui seraient à la fois « *bruyants et taiseux, aristocratiques et populaires, mafieux et antimafieux* ». Une différence, pourtant : « *Nous louvoyons. L'éléphant, lui, avance droit.* »

De cette collection, il ne reste pas de trace, hormis quelques trompes qui traînent çà et là. « *J'ai dû faire de la place pour le mariage de l'une de mes filles.* » Il y a une dizaine d'années, Eleonora Orlando, photographe, et sa sœur Leila, historienne de l'art, ont rénové la villa. Elles l'ouvrent à des visites, des concerts, des expos, des locations. La maison leur a été léguée par leur grand-père, Salvatore Orlando. Cela eut son importance lorsque Leoluca fut condamné, en 2001, pour avoir diffamé Cesare Previti, un autre proche de Silvio Berlusconi. La justice mit alors la villa et son mobilier aux enchères, une procédure interrompue après que les filles Orlando firent valoir qu'elles en étaient les propriétaires. « *Il y a un côté Boulevard du crépuscule [1950]* », estime le documentariste Stefano Savona, en référence au film de Billy Wilder sur une ex-diva du cinéma muet, isolée dans sa villa de Los Angeles. « *Leoluca reste un formidable acteur*, poursuit le cinéaste, qui l'a suivi lors d'une campagne, en 2007. *Il déploie une énergie monstrueuse à convaincre son interlocuteur, fût-ce un simple poissonnier.* »

En nous raccompagnant, le maire dispense une ultime volute d'anecdotes, liées à ses fonctions d'ambassadeur du football américain en Italie. Puis, à propos d'une policière de son escorte, il glisse : « *Vous savez, sur son temps libre, elle se maquille et fait le clown pour les enfants des hôpitaux !* » En revenant vers le centre, le long de la via Dante, on entend parler l'anglais, le français, l'espagnol. Comme ailleurs, les touristes se pressent à Palerme, attirés par le tournage de séries à succès et la multiplication des liaisons aériennes. Chez Lionard, une agence immobilière de luxe, on confirme cet intérêt croissant pour la Sicile. Parmi les biens qu'elle propose à la vente, une « *prestigieuse demeure Art nouveau* » accroche l'attention. Neuf pièces réparties sur trois étages et 1 500 mètres carrés, avec 1 000 mètres carrés de jardin. Les photos ne laissent pas de doute. Avec sa tourelle, ses vitraux, ses grenades, c'est bien la villa Virginia. Lors de la visite, le maire ne nous avait rien dit. « *Prêt à vivre le rêve italien ?* », interpelle l'annonce. Le prix à payer, lui, n'est pas révélé. « *Négociations confidentielles.* »